

Patrice RAGNI

COUBERTIN au COEUR



Patrice Ragni

Coubertin au cœur

© Patrice Ragni, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5145-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface de Jean DURRY

Dans sa fraîcheur, sa sincérité, ce titre nous touche. Il clame en toute sincérité, l'approche personnelle et le propos généreux de Patrice Ragni : situer à sa vraie place celui qui a donné au monde les Jeux Olympiques des temps modernes mais dont l'œuvre embrasse bien d'autres domaines.

L'auteur a-t-il eu connaissance de ces lignes parues dans la presse française et plus précisément l'« Eclairer de Nice » du 12 septembre 1937 – 10 jours après le décès soudain de Pierre de Coubertin à Genève sur la rive gauche du Léman ?

Un français vient de mourir dont la disparition est demeurée presque inaperçue en France (. ..) Tandis que son œuvre et l'on peut dire son existence entière ont été consacrées au progrès de l'humble humanité, la renommée de Pierre de Coubertin n'a jamais atteint qu'une rare élite . Par un singulier paradoxe, cet ardent libéral, ce démocrate sincère et vrai a toujours fait chez nous figure d'aristocrate et de réactionnaire. Il est resté complètement méconnu. Si un homme a bien mérité le prix Nobel de la Paix qu'il n'a d'ailleurs jamais reçu, c'est vraiment Pierre de Coubertin mais il fuyait les hommes et toutes les popularités, il n'a jamais rien sollicité

87 ans plus tard en serait-on au même point ? Comment ne pas s'étonner d'entendre et de lire des assertions fondées en général sur une profonde ignorance – voire des accusations reprises et colportées avec une assurance tranchante, notamment par divers médias. C'est pour le moins surprenant.

En vérité Pierre de Coubertin est entré dans l'Histoire, histoire du sport et de l'olympisme évidemment mais aussi histoire de la pensée et du combat sans fin pour améliorer la condition humaine -ainsi qu'il m'a été donné de le dire et l'écrire.

Sans doute ne pourra-t-on pas partager à cent pour cent le foisonnement de ces pages, ni certaines références, tant soit peu hétérogènes. Il n'en est pas moins salubre que des Patrice Ragni- qu'il en soit remercié- se dressent pour rendre-avec élan -à Pierre de Coubertin une jolie part de ce qu'il nous a donné et donnera encore...

1 Coubertin et moi

La trahison du message coubertinien m'est apparue très tôt.

Pourquoi ce sort injuste réservé par la France à un de ses grands hommes, mondialement connu, pédagogue visionnaire qui a œuvré à introduire le sport dans les programmes scolaires des lycées français, patriote propagandiste de la langue française olympique, artisan du dialogue sportif pacifique entre les jeunes de tous les pays, rénovateur d'une fête antique devenue un rendez-vous sportif et culturel sans équivalent ?

Pourquoi ces dizaines de gymnases et stades, avenues et rues Coubertin aux six coins de l'Hexagone – à Nancy nous avons un lycée Coubertin et à Metz une clinique du sport Coubertin - et le long silence sur l'œuvre du baron ? Absente des formations des écoliers - collégiens - lycéens - mais aussi de celles des étudiants Staps en éducation physique ou celles des candidats aux brevets d'état d'éducateurs sportifs et diplômés d'entraîneurs, que j'ai suivies pour obtenir le Capeps, un DEA Staps, le diplôme de l'Insep, le BEES 3° degré ou les certifications d'entraîneur FFA (fédération française d'athlétisme) jusqu'à la fin du siècle dernier ?

Pourquoi taire, effacer le nom du baron des dossiers successifs de cinq candidatures repoussées de la France aux JO depuis 1968 et de celle retenue pour Paris 2024 ? (La Ville de Lyon en 1968 après s'être désistée en 1920 au profit d'Anvers /Lille en 2004/ Paris à trois reprises en 1992/2008/2012)

Ce paradoxe m'a alerté dès mon plus jeune âge.

Je suis né en décembre 1949 à Mont St Martin près de Longwy (54) donc en été 1960 (ou peut-être 1959 je ne sais plus) j'ai 10 ou 9 ans quand à Rome j'entends pour la première fois le nom de Coubertin. Je suis en vacances chez un oncle de ma mère. Grâce à mon père, employé SNCF, le voyage en train est gratuit pour toute la famille, comme l'hébergement chez des oncles ou tantes à Rome, Milan ou Urbania, un village des *Marche*. Le différentiel de niveau de vie France - Italie est tel que nous pouvons nous offrir des séjours à l'hôtel au bord de l'Adriatique dans des « *pensione di famiglia* » (pensions de famille) flambant neuves avec un confort inconnu dans les cités ouvrières longoviciennes de la SNCF, où nous logeons, sans eau chaude, sans salle de bain, sans télévision pour

découvrir à Pâques *le urbi et orbi* papal de la *Ville éternelle*.

L'Empire romain n'est pas au programme des cours de mon école élémentaire, mais je vais le découvrir au collège avec mes profs d'histoire et de latin.

La ville choisie pour la prochaine olympiade est en pleine effervescence. Les Jeux olympiques sont dans toutes les conversations et vitrines commerciales ; je découvre impressionné les vestiges du Colisée, du Forum, de la Via Appia, mais aussi la Via Veneto, un des centres de la *dolce vita* romaine du célèbre film de Fellini avec ses nombreuses boutiques de luxe et son *café de Paris*.

De Paris je ne connais rien car j'ai traversé une seule fois en métro la capitale pour me rendre de la gare de l'Est au vieux stade de Colombes, avec mon père, pour un match de foot France – Italie.

À Rome il y a le soleil et les monuments, *les gelati et bombolone* (les glaces et beignets fourrés) de la Via Veneto mais surtout le *Stadio Olimpico*, au milieu du quartier *Foro Italico*, surnommé *Stadio del Centomila* (stade de 100 000 places) bien que sa capacité officielle oscille alors seulement entre 80 et 90 000 places contre 60 000 à Colombes et bien moins dans le seul stade que je connaisse, celui de Sedan – le club de première division le plus proche de Longwy, un des meilleurs de France à l'époque – vainqueur de deux coupes de France en 1956 et 1961.

Mon grand – père paternel est un de ces millions d'immigrés Italiens venus travailler en France, nombreux dans les mines et la sidérurgie lorraines. Arrivé entre les deux guerres, il est ouvrier machiniste. Ma mère ouvrière-couturière franchira les Alpes plus tard, après la seconde guerre mondiale, pour son mariage. Dans son village de naissance que je visite chaque été, les automobiles peu nombreuses sont encore en concurrence avec des véhicules tractés par des animaux - qui ont disparu de l'environnement longovicien où je vis en Lorraine.

Comment, pourquoi un pays riche de tant de trésors antiques, du luxe de la *dolce vita*, de stades superbes, de deux victoires en coupe du monde 1934/1938, de villes qui parfois ont deux équipes de foot professionnelles à Rome Milan Turin Gênes, qui jouent et brillent en coupe d'Europe des clubs, un pays organisateur des JO, est-il en même temps si pauvre, incapable de nourrir sa population – contrainte à l'émigration ?

Mes années d'enfance passent sans réponse à ce questionnement.

En été 1966, j'ai 16 ans, je suis à Hastings (Sussex) en Angleterre – en stage

linguistique - mais surtout dans les tribunes de Wembley à Londres pour la *World Cup*. J'assiste aux trois matches de poule de la France, éliminée sans gloire. L'épopée suédoise de 1958 fait exception dans le pauvre palmarès du football français que mes amis Anglais chambrent autant que ma famille italienne.

Le nom de Coubertin revient à mes oreilles pendant les cours du matin - qui font partie du stage linguistique - et traitent de sujets qui doivent nous familiariser avec les caractéristiques de la civilisation britannique. Au premier rang desquelles le sport occupe une place importante vue l'actualité footballistique mais aussi parce que le système éducatif anglais, depuis Thomas Arnold en 1828, a inscrit le sport dans les programmes des lycées et collèges, alors qu'en France, le mot sport attendra 1967 pour apparaître en toutes lettres dans les Instructions Officielles aux professeurs EPS.

De retour chez moi, lycéen, je m'inscris à la formation pour obtenir le brevet d'aide - moniteur EPS puis à celle de moniteur de colonies de vacances, sans aucun cours sur Coubertin alors que les *jeux olympiques* sont une activité souvent organisée pour les petits colons que j'encadre pendant les vacances scolaires.

Après le bac j'entame la première année des études pour devenir professeur EPS ; un concours PO que je réussis à ma seconde tentative sélectionne chaque année une trentaine de bacheliers garçons – lorrains, ou alsaciens, ou francomtois, admis au lycée Schuman de Metz, tous compétiteurs sportifs de bon niveau régional voire national.

Les filles sont dans un autre établissement, à Nancy – la formation ne devient mixte qu'en deuxième année (P2A)

L'internat obligatoire, un bachotage de tous les instants, sont des impératifs catégoriques car en fin de première année, un second concours –P1- après celui d'entrée dans cette classe préparatoire -élimine à tour de bras les candidats au professorat EPS. Les non admis peuvent tenter leur chance avec les non bacheliers, afin d'obtenir une maîtrise en EPS – deux ans d'études au lieu de quatre - qui garantissent aussi une titularisation de fonctionnaire sur un poste d'enseignant EPS.

Coubertin ne figure toujours pas sur la liste des pionniers français et étrangers de l'éducation physique au programme des études qui font la part belle à Hébert et Amoros, Tissié et Demeny entre autres ou Ling le père de la gymnastique

suédoise.

Pire que cela, la pratique sportive en club est fortement déconseillée, voire interdite ou rendue impossible par les exigences de l'internat et de la préparation du concours P1.

Cerise sur le gâteau, j'apprends que le sport - qui me passionne et passionne mes camarades, tous sportifs compétiteurs - peut-être un danger, voire un « *opium du peuple* » selon les maîtres des mots freudo - marxistes au programme des études, comme JM Brohm.

En publiant *Le sport contre l'éducation physique*, en 1925, G. Hébert a établi un diagnostic moral de la situation du sport dans la société, en distinguant *ce qu'il peut être en principe de ce qu'il est en réalité*.

Georges Hébert a créé " *La méthode naturelle*", une des racines de l'éducation physique moderne au début du XX^e siècle avec ses parcours de santé.

Contre Coubertin qui a rétabli les Jeux Olympiques en 1896, Hébert dénonce les excès du sport.

Été 1970, j'ai 20 ans, j'ai franchi l'obstacle de cette classe préparatoire ; je débarque d'un charter d'étudiants à Kennedy Airport New York avec 90 dollars en poche pour un périple de cinq semaines et 13 000 kilomètres en auto-stop, un « *round trip - coast to coast* » qui va me conduire vers les sprinters champions olympiques californiens, lauréats des JO de Mexico 1968. (Périple narré dans *De Fay Drive à Karolle*. Editions Amalthée 2016)

En cours de route, à Philadelphie, je suis hébergé dans deux familles -les Hollister à Yardley et les Bates à Trevoise – des enseignants qui me font visiter un lycée et rencontrer des professeurs eps quand je leur dis que ce sera ma future profession et que, athlète moi-même je suis en route vers les dieux du stade de San José State University. C'est là que, pour la première fois, j'entends que ce n'est pas Coubertin qui a dit que « *l'essentiel est de participer* » mais un archevêque de Pennsylvanie, Monseigneur Talbot.

En 1908, il (Coubertin) assistait, à Londres, à la cinquième conférence de Lambeth, une rencontre synodale qui se tient tous les dix ans depuis le milieu du XIX^e siècle, laquelle rassemblait quelques 250 évêques anglicans. Comme les Jeux Olympiques se déroulaient à Londres, les organisateurs des Jeux et des athlètes furent invités à venir écouter le sermon de M^{sr} Talbot, le dimanche 19 juillet, un jour sans compétition. Or ces Jeux étaient loin d'être marqués du

sceau du fair-play. En effet, on assistait à un sévère affrontement sportif entre Américains et Britanniques. Dès le début des compétitions, les Américains contestèrent pêle-mêle le règlement du saut à la perche, le système de classement retenu pour le « trophée du Championnat olympique », le fait que des officiels britanniques conseillent au grand jour les athlètes alors que les entraîneurs américains n'avaient pas accès au stade. Le jury d'honneur britannique balaya ces accusations qu'il estimait sans fondement ; la situation s'envenima, le « trophée du Championnat olympique » fut annulé.

Les jeunes athlètes « yankees » chambraient allègrement leurs adversaires « british » qui ne s'en laissaient pas compter et étaient prêts à en venir aux mains.

En la cathédrale Saint-Paul, M^{sr} Ethelbert Talbot, intervient pour calmer les esprits et déclare : « S'il n'y a qu'une chose à retenir de tous les mensonges sur les enseignements de l'Olympie antique, c'est que les Jeux en eux-mêmes sont au-dessus des questions de races et de récompenses. Saint Paul nous apprend à quel point le prix est insignifiant. Notre récompense n'est pas corruptible mais incorruptible, et même si seule une personne peut porter la couronne de lauriers, tout le monde peut partager la même joie de la compétition. »

Cinq jours plus tard, lors d'un dîner offert par le gouvernement britannique dans la galerie Grafton de Londres, Coubertin reprit la phrase de M^{sr} Talbot en l'adaptant : « L'important dans ces olympiades n'est pas tant d'y gagner que d'y prendre part. »

De la volonté de Mgr Talbot puis de Coubertin de calmer les ardeurs des compétiteurs, on dérive vers l'interprétation franco – française qui relativise la victoire. Un fossé idéologique se creuse entre les détracteurs du sport et le baron qui explique, dans 15 000 pages pour les uns -60 000 pour d'autres comme Jean Pierre Rioux- de ses nombreux écrits sa définition du sport que ***rien ne saurait tuer plus sûrement que de vouloir l'enfermer dans une modération qui serait contraire à son essence même.***

Ce n'est pas encore très clair dans mon esprit adolescent de 20 ans même si je cite le baron dans tous mes devoirs de psychopédagogie – j'ai conservé celui du lundi 9 mars 1970 avec la phrase ci-dessus pour défendre une définition coubertinienne du sport. L'été suivant je suis à Delphes qui a vu *tel Thymos le suivant il volait par le stade aux clameurs de la foule.....tel Ladas court encore sur le socle qu'il foule d'un pied de bronze svelte aussi vif que le vent, le bras*

tendu ; l'œil fixe et le torse en avant , une sueur d'airain à son front perle et coule, on dirait que l'athlète a jailli hors du moule tandis que le sculpteur le fondait tout vivant (José Maria de Hérédia- les Trophées)

Je ferme les yeux – l'émotion est trop forte dans mes oreilles et dans ma tête, où les mots du poète stimulent mon imagination des athlètes antiques sprintant sur le stade.

Je reviendrai l'année suivante en Grèce pour faire ma demande en mariage (la demande en mariage de l'atout K ; éd Gérard Louis)

Cette sommation de moments émotionnels vécus en Italie, Grèce, Angleterre et aux USA – et d'autres observations me questionnent ; en tant que lorrain frontalier, je peux chaque jour comparer la qualité des habitations mais aussi les prix des voitures, de l'essence, du tabac, de l'alcool, de l'électro –ménager, des appareils photo et de la « *HIFI* » de chaque côté de la frontière franco-luxembourgeoise.

C'est surtout mon emploi du temps de lycéen et celui des jeunes Allemands qui consacrent l'après - midi à la pratique sportive – ou encore le fait que les athlètes Mosellans disputent leur championnat départemental en salle à Sarrebruck, faute d'équipement de ce côté de la frontière – qui me persuadent que la France a un problème, avec le sport et Coubertin, son importateur.

À 36 ans, j'abandonne mon poste de professeur EPS au collège Vauban à Longwy quand je réussis à ma deuxième tentative le concours d'entrée à l'INSEP (institut national du sport et de l'éducation physique en 1986 - institut national du sport de l'expertise et de la performance, aujourd'hui) où je vais passer deux années à perfectionner ma formation d'enseignant et d'entraîneur. De brillants professeurs dont Pierre Parlebas et Georges Vigarello nous font partager le fruit de leurs travaux universitaires sur l'éducation physique et le sport mais aucun, pas même l'historien Bertrand During, n'aborde le cas Coubertin.

En 1988, à 38 ans, je suis nommé à Metz, sur un poste de formateur à la direction départementale de la jeunesse et des sports de Moselle mais Coubertin n'est toujours pas au programme des formations au brevet d'Etat d'éducateur sportif 1° degré que je dispense.

En 1991 j'obtiens un poste à Nancy, au Creps de Lorraine ; cette fois j'ai en face de moi des candidats au BEES 2 ° degré, et au professorat de sport. Je suis chargé de la partie sciences humaines de la formation qui comporte un volet